Fiction & Cie

Gérard Genette

Postscript



Seuil

POSTSCRIPT

Fiction & Cie



Gérard Genette

POSTSCRIPT

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-133602-3

© Éditions du Seuil, novembre 2016

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Je ne puis pas donner la réalité des faits,
je n'en puis présenter que l'ombre

Stendhal

Voici quelque temps, j'entrepris, à rebours des recommandations habituelles, de mettre un peu de désordre, et même d'imprévu, dans mes pensées, mes goûts, mes sentiments et mes souvenirs. Cet effort porta ses fruits au-delà de toute espérance, comme si mes pensées, mes goûts, mes sentiments et mes souvenirs n'avaient attendu que cette occasion de lâcher prise. J'en suis aujourd'hui à les accompagner, ou plutôt à les suivre, en boucles lâches ou serrées entre fiction et diction, réflexion et recréation. Après quelques autres, les pages qui suivent en portent encore trace, et témoignage.

*

Imposer un post-scriptum à un épilogue est un étrange ricochet. C'est pourtant bien, entre autres, ce que fit Borges en 1952 pour *L'Aleph,* à la faveur d'une nouvelle édition ; sa fonction, comme d'ailleurs celle dudit épilogue lui-même, était presque purement bibliographique, même si la frontière, chez lui plus que chez tout autre, entre fiction et érudition est pour le moins poreuse, ou réversible. Pour intituler celui qui, malgré ce précédent, va

suivre en toute incongruité, j'ai songé, puis vite renoncé, à *Spicilège*, qui me venait tout droit de Montesquieu, mot faussement savant, mais d'origine tout agricole, dont il a doté un recueil posthume de remarques diversement égrenées et de citations « glanées » (les miennes sont parfois apocryphes), puisque telle est la racine latine d'un mot qui, même par écrit, chante bien à l'oreille, et qui porte le même sens figuré, soit dit encore : ce qui reste à engranger quand on a déjà renoncé à toute récolte. On ne devrait certes jamais, dans la vie, hasarder ni même suggérer de promesses qu'on ne soit assuré de tenir, et je m'en garde désormais plus soigneusement, mais « la vie », nous n'y sommes pas (ou plus) tout à fait, et ce genre d'écrits, que ma mère aurait indulgemment dits « ni faits ni à faire », est, Dieu merci, sans obligation ni sanction.

*

Par cet emprunt cavalier, mais abandonné depuis comme on voit, je voulais donc rendre encore hommage à ce grand homme à qui Paris a dédié, dédicace déjà mesquine dont je me plains souvent en son nom, une très petite rue – mais bien placée, cherchez un peu. Pour compensation, la bonne ville du Mans, entre autres et sans prétexte régional, lui a consacré une voie un peu plus longue et plus pentue, d'où le nom actuel d'un lycée, jadis collège oratorien, qui y expose une charmante chapelle conséquemment dite « de l'Oratoire » et, de mon temps du moins, un étroit escalier voué aux frôlements, lycée où j'eus, durant quelques années, l'honneur et le bonheur d'« enseigner » le jour ce que j'avais appris la veille ou la nuit précédente,

de la littérature française et des « langues anciennes », aux deux sexes et même, somme toute, au siècle dernier. Ainsi, glané, récolté ou supposé, le hasardeux recueil de digressions, *patchwork in progress*, qui va suivre aurait été, et restera, en supposant ou en décidant qu'existe un genre ainsi baptisé, « un » spicilège sans célébration liturgique ni excès de messages personnels, ces « nouvelles du cœur » dont la saison est peut-être en passe de passer. Mais « ne croyez pas, dit Giraudoux, que les feuilles mortes tombent d'un coup, comme les fruits mûrs, ou sans bruit, comme les fleurs fanées ». Celles-ci auront une chute un peu plus indécise, mais à peine moins silencieuse.

*

Je me croyais donc voué à *Spicilège*, mais je m'avisai un jour que ce qualificatif formel se serait aussi bien ou aussi mal appliqué à chacun des quatre premiers volumes de cette suite bardadraque, et n'avait donc aucun droit à intituler celui-ci plutôt qu'un des autres. Il m'en fallait donc un plus topique, pour désigner son seul caractère propre, qui est justement de venir après qu'un « épilogue » aura semblé prendre congé de ses éventuels lecteurs. Je songeai brièvement à *Reliquat*, qui disait sans doute un peu trop sèchement ce qu'il veut dire (« ce qui reste dû après la clôture d'un compte »), puis m'avisai que *Post-scriptum*, jadis adopté, entre autres, par un titre de Kierkegaard, le dit lui-même en des termes moins comptables, et qu'une forme plus brève, *postscript*, en est attestée par Littré comme classique pour désigner, comme chacun le sait encore, ce qu'on inscrit, dans une lettre ou ailleurs, « après

la signature », comme si l'avant-dernier sans avenir pouvait annoncer un après-dernier sans recours.

Va donc, après quelques signatures trop hâtives, pour ce *Postscript*, qui existe aussi et même bien davantage en anglais, avec dans cette langue le bénéfice secondaire, comme je l'ai déjà rappelé dans l'entrée ainsi intitulée d'*Apostille*, d'y désigner parfois (entre autres et peut-être ironiquement dans les pages, que je ne tourne plus guère, du *New Yorker*) une notice funèbre appelée par une actualité toujours propice à ce genre médiatique plus couramment nommé *obituary*. Je perçois bien qu'après *Codicille*, *Apostille* et *Épilogue*, je peux sembler vouloir saturer l'ensemble d'un champ lexical voué à ce que Montaigne, on le sait déjà, appelait plus familièrement des « allongeails ». Mais de celui-ci, le propos est à la fois de persévération (au sens sévèrement pathologique de ce terme) et, comme il se confirmera çà et là, d'autocommentaire tardif et d'extrapolation théorique plus ou moins pertinente.

*

Relisant pour vérification la susdite entrée d'*Apostille*, à laquelle je ne peux plus rien changer, je vois qu'elle se terminait par cette phrase qui peut sembler aujourd'hui prémonitoire : « Mon *postscript* attendra peut-être encore un peu. » Je pensais alors à la notice posthume qui me concernera un jour, et dont j'éviterai la décevante lecture. Le même mot me sert donc aujourd'hui pour intituler autre chose, ou presque. L'inconscient est parfois prophète et, comme de tous les oracles, ses énoncés sont toujours ambigus.

*

C'était sans doute un peu trop gloser un titre tard venu, qu'il aurait suffi d'afficher sans commentaires ni repentirs, mais je m'extrais difficilement de mon intérêt (théorique, historique, professionnel, personnel) pour toutes les sortes, y compris donc les miennes, de paratextes, et je vais donc y baguenauder encore un peu, ne serait-ce que pour décourager à temps, comme le recommande (je crois) Pascal, les lecteurs fourvoyés, s'il en reste à ce point.

*

Sans vouloir donc imposer une « interprétation d'auteur » à ces très éventuels lecteurs généralement majeurs et bien inspirés, je confirme, en rétrogradant un peu, que le titre (encore un) *Épilogue* pouvait aussi bien, en son temps, provenir, par métonymie de la partie au tout, du caractère effectivement épilogal de sa dernière scène, qui clôt, sans forcément la fermer à tout jamais (« conclusion suspensive », selon une jolie formule de Daniel Wilhem), une séquence ouverte quelque part dans *Apostille.* Comme j'avais assigné à cette scène une très hypothétique fonction de fin heureuse (c'est-à-dire d'absence heureuse de fin), une lectrice amicale me souffla après coup ce charmant mot-chimère bilingue : *Happylogue.* Pour l'avoir cité dès le lendemain sur les ondes de France Culture, je le retrouvai le surlendemain, évidemment sans guillemets, en tête d'un « entretien » journalistique vraiment bidon, composé d'extraits du livre entrelardés de prétendues « questions »

ad hoc. Mais je me garde de l'adopter pour le présent écrit, qui y répondrait peut-être un peu plus mal – à moins que.

*

Le livre en question s'intitulait donc comme il le fait parce que sa dernière scène donnait épilogue à l'une de ses séquences vécues – la plus vive peut-être, en attendant mieux. Son titre ne lui assignait aucune fonction conclusive quant à l'ensemble d'une suite qu'il prolongerait sans y mettre (le mot) fin – on sait d'ailleurs que le rôle de l'épilogue romanesque est souvent moins terminal que celui du « dénouement » dramatique, et plutôt ouvert sur un avenir plus ou moins déterminé : « … et ils auront beaucoup d'enfants » – il suffit parfois d'un. Nerval dit quelque part (cherchez encore un peu) : « Il n'y a de dénouements qu'au théâtre : la vérité n'en a jamais » ; j'aime assez l'intrusion un peu oblique de ce mot « vérité », qui désigne sans doute ici ce que le même poète appelle ailleurs, plus directement, « la vie réelle » – celle-là même où s'épanche le songe.

Cette négation catégorique vaut *a fortiori* pour les épilogues, puisque l'épilogue, quand épilogue il y a, ne peut venir qu'après le dénouement, comme le *postscript* vient après l'épilogue. Je crois avoir assez disséminé, là comme ailleurs et comme en toutes choses, les « sans doute », les « peut-être », les « éventuellement » et autres indicateurs d'incertitude pour que les lecteurs n'aient pas dû prendre à la lettre un mot qui ne se voulait que préventif, comme inspiré davantage par la superstition (conjurer le sort en le désignant) que par la coquetterie d'un « auteur » en quête de rappels. Mais je croyais aussi pouvoir compter

sur une sorte de complicité bien ordonnée : comme on pouvait supposer que je feignais seulement de prendre congé, on pouvait aussi bien feindre, en retour et au choix, de l'accepter docilement, ou de le refuser poliment en prétendant, comme on ne le fait pas chez Pagnol, « retenir » celui qui fait juste mine de s'en aller. Qui dit fiction dit feintise réciproque.

Je reconnais qu'en fait de « contrat de lecture », on aura connu moins évasif et plus contraignant, mais j'ai toujours préféré à bien d'autres la clause finale des *Fleurs de Tarbes* (notons-y l'adverbe à double entente, et respectons le mode sèchement indicatif) : « Mettons enfin que je n'ai rien dit. »

*

Une autre lectrice, ou bien la même, me demande pourquoi j'ai abandonné, dans et pour *Épilogue,* la forme abécédaire. Pris de court, je réponds, comme j'ai déjà fait ailleurs (motif externe), que cette forme, que j'avais d'ailleurs adoptée (empruntée à d'autres) jadis pour des raisons indirectes, a été par trop galvaudée, et même vulgarisée depuis quelques années. Mais je trouve dans l'escalier que je voulais (motif interne) marquer par cet abandon une distance formelle, stylistique si l'on veut, entre l'épilogue et ce à quoi il fait épilogue. Puis – autre raison interne, et la plus active –, j'ai pensé que l'écriture fragmentaire (que j'ai pratiquée de temps à autre depuis le chapitre « Stendhal » de *Figures II*, dont l'objet faisait plus et mieux que s'y prêter) est, quand il faut, plus disponible que l'alphabétique à cette continuité discursive que réclame parfois la fonction « réflexive » de l'épilogue, et plus encore de ses

suites s'il en a, comme celle-ci sans doute, qui à la fois s'en démarque (s'en distancie) par son titre et s'y rattache par sa forme, et parfois ses objets – charge au lecteur de percevoir la nature de ces enchaînements, tantôt par rupture, tantôt par continuité.

*

Je découvre également après coup le caractère qu'on pourrait dire *séquentiel* de la série inopinément ouverte par *Bardadrac*, et qui semble éprouver quelque peine à se clore ici, ou ailleurs. « Inopinément » parce qu'en écrivant ce déjà lointain premier volume, je n'avais eu aucune intention de lui donner une suite, de quelque amplitude que ce fût : ce n'était nullement alors, comme on me l'a attribué depuis, l'ouverture d'un « plan B » dévolu à une jusqu'alors secrète « face B ». Ce l'est devenu *par la suite* ; cette suite, ce sont diverses occasions éditoriales et médiatiques qui allaient la provoquer, évidemment pas tout à fait « à l'insu de mon plein gré » : personne ne m'y incitait trop ardemment, et je m'y invitai et réinvitai moi-même, sans donc y avoir songé d'abord. « Séquentiel » évoque tant bien que mal ce fait résultant : que chacun de ces volumes donne (c'est le même mot) *suite* au précédent, et donc qu'il est en principe exclu qu'il le réitère ou le varie autrement que par référence ou renvoi plus ou moins explicite et dûment excusé, sinon quelquefois par étourderie, ou défaut de mémoire.

*

Insister sur la séquentialité d'une ou plusieurs suites risque donc d'apparaître comme un simple pléonasme. J'y insiste pourtant, parce qu'il me semble que certaines œuvres aujourd'hui classiques et dont je me sens souvent, quoique indignement, redevable, comme les *Essais* de Montaigne, les *Caractères* de La Bruyère ou les *Maximes* de La Rochefoucauld, se sont en leur temps présentées sous une forme, ou sur un mode, non pas séquentiel, mais plutôt substitutif et cumulatif, celui d'une série d'éditions successives (on dirait plutôt aujourd'hui « rééditions ») du même ouvrage, chacune voulant amender la précédente par voie de suppressions, de substitutions et/ou surtout d'additions – dont une au moins, le troisième Livre des *Essais*, fut plutôt massive, et thématiquement capitale. Ce n'est clairement pas le cas de mes volumes bardadraques, dont aucun, heureusement ou non, n'est une « nouvelle édition » augmentée, diminuée ou corrigée du premier ou du précédent, pratique qui n'enchanterait sans doute aujourd'hui aucun éditeur ni aucun public, même confidentiel. Je vais donc négliger, à peine indiquée, la différence de statuts entre ces deux pratiques (la cumulative et la séquentielle), et n'entre pas plus avant dans la question théorique que la première pose à ce qui serait une poétique de l'édition (en ce sens très particulier), poétique encore à naître ou peut-être déjà, à mon insu, active comme branche légitime, au titre ou non des fameuses « variantes », de la critique dite « génétique », laquelle aurait en tout cas bien des raisons de s'en soucier. Mais rien ne presse.

*

Et je ne veux pas abuser davantage de mon incompétence sur ce point : en précisant ce que *n'est pas* la relation entre ces quatre ou cinq volumes, je voulais simplement évoquer le malaise que provoque ici chez l'auteur le fait de proposer chaque fois à des lecteurs bénévoles un nouveau livre dont la lecture, ou du moins la compréhension, suppose clairement celle du ou des précédents, sans espoir raisonnable de produire par là, sur cet hypothétique « public », un effet multiplicateur. À ce malaise, le remède, ou plutôt la réponse, consiste à se dire que ledit lecteur dispose d'un procédé simple, quoique doublement économique, pour s'y dérober – procédé qui, il est vrai, consiste à *ne pas lire*, et donc à résigner la qualité même, ou la fonction, de lecteur. Ce moyen-là, nous en faisons tous, tous les jours et en toutes occasions, un usage légitime et sans modération. Moyennant quoi le triptyque aggravé d'un épilogue, que je n'aurais pas aimé appeler disgracieusement un « quadriptyque », peut aujourd'hui se prolonger, sans spécification de nombre, en polyptyque, ensemble réouvert sous un label titulaire peu fréquenté et qui n'engage pas à grand-chose, et un slogan implicite, presque optimiste et que je ne propose à aucun bandeau de couverture : *Survie mode d'emploi.* Mais cet optimisme, on le voit bien, n'est pas sans mélange, et comme les bandeaux coûtent souvent plus en fabrication qu'ils ne rapportent en réclame, ni même en éclaircissement, je ne lègue qu'ici, c'est-à-dire aussi discrètement que possible, cette formule à qui voudrait l'honorer, ce qui n'est plus mon cas. Pour parler en termes (si l'on peut dire) sportifs, faute de savoir placer la barre un peu plus haut, il s'agit ici de la placer un peu plus loin – ce qui, j'en conviens, ne sert qu'à retarder l'échéance.

*

Plutôt que « série », que me disqualifient ses encombrantes applications médiatiques, j'emploie donc volontiers le mot « suite », pris en son acception souvent musicale (baroque, comme chez Bach, ou « moderne », c'est-à-dire peut-être néobaroque : je dis « suite bardadraque » comme Debussy dit *Suite bergamasque*), à l'ensemble formé par ces quatre volumes et peut-être au présent cinquième, dont l'existence doit quelque chose à mon peu de goût pour un nombre que j'ai hâte d'effacer en le dépassant, c'est-à-dire en sautant d'une outrecuidante « Tétralogie » à une plus modeste (et provisoire ?) pentalogie. Mais le mot « séquence », qu'en ce sens j'emprunte plutôt au vocabulaire journalistique ou cinématographique, porte encore une autre signification que je veux tenter d'indiquer brièvement.

Un livre, ou une suite de livres, peut fonctionner comme ce que j'ose à peine nommer un « échosystème ». En effet, cet ensemble textuel contient, sous une forme diversement éclatée, plusieurs réseaux thématiques indexés sur des objets (personnages, lieux, époques, scènes) récurrents et disséminés dont l'identité peut être établie par ces renvois explicites ou, plus fréquemment, implicites, et qui donc se font écho, pour peu qu'on veuille s'en soucier. Certaines de ces séquences sont aujourd'hui, pour moi, scripturalement closes, comme on clôt une mine désaffectée, par l'effet d'un événement tel que la disparition physique ou l'amuïssement affectif de leur objet. Stendhal a figuré le premier cas par l'hypallage « *death of the author* », et Verlaine

le second par l'hyperbole « morte à mon cœur ». J'ai déjà cité séparément ces deux images trop lourdes de sens, et rappelé quelque part l'ensemble d'esquisses relatives à la première que l'on a doté du titre apocryphe et doublement posthume *Roman de Métilde.* Un tel effacement symbolique peut aussi bien, rétroactivement, marquer de son sceau quasi romanesque un « cycle » thématique, comme on voit, chez Ronsard, les recueils dédiés à Cassandre, à Marie ou à Hélène, et comme on distingue, dans les *Fleurs du mal*, un cycle de Jeanne Duval, un autre de Marie Daubrun, un troisième de Madame Sabatier – cycles (je veux dire les miens) déjà inscrits sous le signe du « vécu », mais qui s'en trouvent plus ou moins définitivement fictionnalisés, comme si l'on avait juste rêvé (c'est bien un peu le cas) tout ce qui s'y rapporte.

*

Car la mémoire (ou son frère l'oubli) n'est pas le seul agent possible du passage à la fiction – comme on dit « passer à l'ennemi » : pour se transmuer en personnage romanesque, il suffit parfois qu'un être, sans commentaire et d'un simple pas de côté ou d'un mouvement de recul, s'absente de ce que Nerval appelle la « vérité ». En occasion plus ou moins voisine, Arthur Danto, à propos des boîtes Brillo de Warhol ou des ready-made de Duchamp, parlait de *transfiguration du banal*: on a affaire au même objet (ou sujet) physique, mais ce n'est plus le même objet de pensée, ou, pour mieux dire sans doute, ce n'est plus l'objet de la même pensée.

En effet, une pensée fortement et douloureusement

obsessive, comme celle qui poursuit un objet passionnel, peut parfois survivre à son motif, et changer de couleur affective, sans nullement s'effacer ni s'éteindre : son aspect pathologique s'atténue peu à peu au profit d'une évocation moins fréquente, mais aussi moins intensément ambivalente, allégée de la charge de « cristallisation » naïve, ou surtout d'anticristallisation névrotique (j'y reviendrai sans doute) qui s'y attachait jusque-là. Cette phase de rémanence ou de reviviscence apaisée ne procure sans doute pas les plus vifs, mais peut-être les plus précieux moments d'une telle relation.

*

La dernière page d'*Épilogue*, elle-même épilogale, ne me fut « inspirée », sans préavis, qu'à la date qui s'y trouve inscrite, et qui est effectivement, ou peu s'en faut, celle de l'état final du livre. Pourtant, je pense que l'ensemble de ces quelque deux cents pages, et déjà quelques autres, y tendait d'avance, sans le savoir bien sûr. Pour moi, cet épisode – aujourd'hui sous léger, ou fluctuant, embargo – est assez vite devenu une sorte d'illusion rétrospective, mais sur le papier, c'est une *vérifiction* à laquelle je (me) tiens. De cette contradiction comme de diverses autres, je m'accommode assez bien : une heure qu'on sait un peu « transfigurée » (au sens, plus ou moins, d'Arthur Danto) par la mémoire et l'écriture n'en agit pas moins comme une scène réelle, puisqu'on l'a rêvée, et donc vécue, au moins en l'inscrivant.

*

Je m'avisai un jour que, davantage encore que mes personnages « réels » ou imaginaires, mes amours à combustion lente ou rapide pouvaient être qualifié(e)s, en termes vaguement barthésiens et aujourd'hui technologiquement dépassés, d'amours *de papier*. Je leur consacrai alors, plantés sur de lourdes chevilles, les trois quatrains de mirliton que voici, petite complainte à chanter sur l'air, par exemple, de *Que c'est triste Venise*, d'un auteur-compositeur toujours secourable à larmoyer sur le temps qui passe, et même sur le temps passé :

Nos amours de papier s'en vont à la corbeille
Laissant de mes espoirs un souvenir fané,
Une vieille chanson qui chante à mes oreilles,
Et le lointain regret d'un désir rengainé.

Nos amours de papier s'en vont à la dérive
Vers la bibliothèque aux rayons oubliés
Où jaunissent encore, en attente d'archive,
Tant d'écrits sans lecteurs et jamais publiés.

Nos amours de papier s'en vont à la rivière,
Où ils sauront noyer, parmi d'autres déchets,
Leurs objets effacés ou réduits en poussière
Dans l'ultime plongeon d'un dernier ricochet.

Le choix de notre infatigable alexandrin procède sans doute, ici comme ailleurs, de paresse d'esprit. Comme on peut le constater, j'ai soigneusement méconnu, après Brassens (« amours débutants ») la règle *amour, délice* et

orgue, qui m'embarrasse toujours, et cette transgression est peut-être le véritable sujet de ces douze vers, dont l'objet visible ne l'est que trop ; la « vieille chanson » pourrait n'être qu'un vulgaire acouphène, dont je m'accommode depuis longtemps ; quant aux chevilles métriques, dont la définition générale défie le bon sens, un certes plus talentueux prédécesseur, dont le nom me fuit, nous a légué ce charmant distique d'octosyllabes :

Et je préfère tes chevilles
Aux vers parfaits qui n'en ont pas.

Là-dessus, je ne sais quel autre a justement plaidé : « Si on les coupait toutes, on n'aurait plus aucun pied. » Depuis, on l'a fait, et bien fait, et supprimé bien davantage : cela s'est appelé, un temps, le « vers libre », ce qu'on ne dit plus tant il l'est devenu.

*

Quant au « papier », il n'est plus guère ici qu'une survivance par inertie verbale, comme lorsqu'on dit qu'un avion « vole » ou qu'une voiture est en état de « marche » : nos amours, jadis de papier dont j'ai gardé des liasses, ne sont plus aujourd'hui, bien souvent, que des échanges numériques qu'un doigt sur une touche peut effacer presque sans merci. Ces métaphores sont en fait des métonymies temporelles – je veux dire qu'elles lissent le temps en figurant un objet présent par un trait du passé. C'est leur mérite, et leur titre à se survivre.

*

Cette image du ricochet me poursuit de livre en livre. Parmi ses divers mérites et inconvénients, je n'oublie pas celui-ci : la balle de fusil qui rebondit sur un mur pour venir occire, par exemple, son émetteur ; où l'on perçoit l'ambiguïté de ce mot (la pierre plate qui volette en rasant l'eau comme une hirondelle, ou la balle perdue qui ne l'est pas toujours pour tout le monde), et le trait commun, en ce dernier sens, entre ricochet et boomerang, dont saute aux yeux l'application légitime aux conduites humaines.

Après ces deux ou trois images m'en vient une autre encore mieux appropriée à nos situations tardives : celle du toboggan, où la course à l'abîme s'accélère elle-même et par elle-même. Pour une raison qui m'échappe, cette accélération terminale porte surtout, chez moi, sur la fraction calendaire du temps qu'est la semaine : les heures et les journées peuvent stagner, mais les semaines ne savent que *filer*, comme l'argent chez Françoise, si bien que nos semaines, paradoxalement ou non, sont souvent plus courtes que nos journées. Laforgue trouvait la vie trop quotidienne, je la trouve (de plus en plus) trop hebdomadaire. Autrefois, mon père disait, et j'ai bien dû le noter quelque part : « Il est toujours déjà lundi » ; c'était la scansion commune des vies trop occupées. Dans d'autres aujourd'hui, un peu trop désœuvrées, il est plutôt, comme à Combray et pour la même raison, toujours déjà samedi.

*

« Déjà lundi », cela signifiait pour lui, bizarrement chez un ouvrier même qualifié, « s'habiller » pour aller au travail. Mais s'habiller de manière stricte et même presque élégante, puisqu'il travaillait, en quasi-*shabbes goy*, dans un atelier-boutique du Sentier dont aucun employé ne pouvait se permettre un relâchement dans la mise, même s'il officiait, lourds ciseaux ou craie de tailleur à la main, à une table *ad hoc* du premier étage, ayant juste tombé la veste, mais non desserré la cravate : un imprévu pouvait l'appeler à rencontrer un client, il n'avait que ladite veste à réenfiler. Chemise blanche impeccable, donc, ou bleu ciel, bretelles infaillibles (pas de ceinture, qui nuirait au pli du pantalon), cravate assortie (pas de pochette, on n'est pas au Quai d'Orsay), chaussures recirées la veille au soir dans l'escalier de la cave (pardon : du « sous-sol »), « pardessus » en hiver, « gabardine » au printemps soigneusement pliée sur l'avant-bras au cas où, et chapeau mou galonné. Il ne fallait pas même se relâcher dans le train d'alors « grande banlieue » : quelqu'un aurait pu rapporter cette incartade. Son seul moment de détente vestimentaire, c'était le samedi après-midi (« semaine anglaise » ou récent acquis du Front populaire, je ne sais plus), où il retrouvait audit sous-sol ses galoches et son tablier de jardinier. Cette répartition ne semblait pas le gêner, elle signait son accession à ce qu'on appelait alors fièrement, comme chez les typographes, en court-circuitant toute mention d'une classe moyenne, « l'aristocratie ouvrière ». Son commentaire inévitable était : « Moi, c'est en semaine que j'm'endimanche. » Plus tard, j'en ai reconnu la formule paraphrasée par une fille de joie, rencontrée dans je ne sais plus quelle rue ou quel film, et que j'ai bien dû, elle

aussi, rapporter déjà quelque part : « Moi, c'est d'bout que j'me r'pose. »

*

Aussi loin que je remonte, il me semble que j'ai, peut-être par « réaction », toujours travaillé le dimanche (et souvent rien que le dimanche), et ça continue – par exemple, performance assez légère, écrire cette phrase, qui ne s'en ressent guère. Ces jours-ci, on me demande en quoi s'est modifié mon rapport au temps. En ceci, peut-être, qu'il consiste désormais en un compte à rebours dont j'ignore le terme. Quoique sans doute éculé, ce concept oxymorique, que j'appellerais volontiers, masochistement, une *néchronologie*, me plonge dans une perplexité qui ne m'enchante moi-même qu'à moitié.

*

De mon père, me revient encore aujourd'hui une de ses locutions favorites, lorsqu'il voulait rompre les chiens, ou même clore une conversation qu'il jugeait oiseuse. Il disait alors : « Quoi qu'il en soit… », et replongeait dans un mutisme sans recours, et bien évidemment sans aucune précision sur la suite qu'était censée annoncer cette amorce de concession. C'était sa forme habituelle de refus d'opinions trop décidées, d'hypothèses trop hasardeuses ou d'argumentations trop contraignantes. Je regrette aujourd'hui de n'en avoir fait moi-même plus grand usage. Mais il lui arrivait aussi, en mêmes occurrences, de proposer un enchaînement en apparence plus positif :

« Comme quoi… » On attendait alors la conclusion généralisante, qui ne venait jamais, pour cause soit d'évidence, soit d'inexistence, à l'exception de cet étrange principe d'économie politique, qui ne devait rien à la lecture d'Adam Smith : « c'est l'éternelle question de l'offre et de la poule ». Apparemment plus sensible à l'erreur qu'à la faute, les injustices les plus lourdes et les accidents les plus douloureux lui inspiraient toujours cette appréciation, la plus négative que j'aie entendue de sa bouche, et qui s'appliquait aussi bien aux anomalies naturelles, comme un poisson qui tète ou la neige en été : « C'est pas logique. » De même esprit peut-être (je n'ai jamais su si c'était un blâme ou une excuse), je lui dois aussi cet apophtegme un peu bancal et donc difficile à réfuter, mais très facile à illustrer : « L'amour n'est pas une science exacte. »

*

Mon père, donc, qui sur le tard, dans le civil et comme Mr Shandy, me léguait sans trop d'illusions les leçons de sa propre expérience privée, hasardait parfois : « Les femmes, évidemment c'est compliqué, mais c'est quand même pas la mer à boire ; simplement, il faut s'en occuper [*un temps*]… mais pas trop non plus » – sous-entendu plausible : « pas plus qu'elles ne le souhaitent » (mais comment mesurer l'intensité de ce souhait ?). Et encore : « Tu verras, il n'y en a pas deux pareilles, mais quand même deux grandes sortes : celles qui sont trop là, et celles qui ne le sont pas assez. » De cette répartition toute subjective, il exceptait par principe et à titre posthume la sienne, qui venait de nous quitter, et qu'il n'allait pas tarder à rejoindre, preuve

superflue qu'il la rangeait dans la seconde catégorie – de celles qui, tout simplement, vous manquent plus qu'on ne l'aurait cru.

*

« Il n'y a pas de femmes difficiles, lui soufflait Paul Morand, il n'y a que des hommes impatients. » Rien de plus évident, mais le même auteur prête à l'un de ses personnages cette autre maxime : « Je ne crois pas qu'il y ait des hommes indifférents. Il n'y a que des femmes maladroites. » Ce personnage est une femme, sans doute maladroite elle-même, et je compilerais volontiers ces deux maximes en une : « Il n'y a pas de femmes indifférentes, il n'y a que des hommes impatients » – l'impatience étant à coup sûr et en toutes choses la mère de toutes les maladresses.

*

J'entends que bien des gens supportent mal, entre autres, de passer le « cap » des quatre-vingts ans. Rien pourtant ne les y oblige ; jadis, on l'atteignait rarement et j'ai longtemps cru ne jamais l'entrevoir, même de loin, m'étant très vite, selon je ne sais plus quelle injonction biblique, fixé comme terme l'an 2000, mais je dois avouer que je ne l'ai pas vu passer davantage que les navigateurs n'aperçoivent parfois le Horn dans son épais brouillard. En fait, cette année 2010 triplement jubilaire (quatre-vingts ans, donc, d'existence, cinquante d'écriture, quarante de fonction éditoriale), fut une de mes plus allègres, non certes par